



N^o 9. — 15 Juillet 1823.

ÉCLAIRS.

La féodalité, fondement des libertés anglaises.
— *Madame de Bonchamps condamnée à la mort par les républicains.* — *Napoléon I^{er} dans l'empire du tabac.* — *Mina entre le Renégat et le Chevalier de la Triste Figure.*
— *Grande lessive du linge sale des libéraux.*
— *Cortesiana.* — *Embarcation aérienne des Cortès pour Ceuta.* — *Les Singes et les Ermites.* — *Acteurs politiques actionnés en indemnités.*

RÉFLEXIONS SUR LA POLITIQUE

DU TEMPS PRÉSENT.

Dans notre article inséré dans *la Foudre* du 10 juillet dernier, nous nous sommes livrés à quelques observations sur la situation morale de la France et de l'Angleterre, relativement aux affaires de la Péninsule. D'après ces observations, qu'un sentiment français, éclairé par les événements, a inspirées, il a été facile de reconnaître que

IX.

si l'histoire avait mis plus de richesse dans le lot de la puissance d'outre-mer, elle avait mis dans celui de la France plus de loyauté et plus de gloire.

La délivrance de la Péninsule, en posant la dernière borne des révolutions, fera naître de nouvelles idées et un nouveau système de politique. Les révoltes du Piémont, de Naples, de Portugal, d'Espagne, étouffées à leur berceau, et n'exprimant évidemment aucun besoin social de l'époque, il faudra bien chercher ailleurs ce que le dix-neuvième siècle attend des peuples et des rois, car chaque siècle a ses tendances; et quoique le monde paraisse s'user sous la main pesante du temps, l'esprit humain, toujours insatiable, demande sans cesse au monde et au temps des choses nouvelles.

Le système révolutionnaire paraît avoir enfin parcouru toutes ses phases : il a eu son commencement dans une erreur, et sa fin dans un abîme. Les idées religieuses ayant été discréditées par le blasphème dont on les couvrit, l'ordre social chercha un autre pivot; des théories enivrantes survinrent : quand on en vint à l'exécution, il n'y eut pour résultat que du sang et des larmes. Malgré ce fatal essai, on voulut en recommencer un second : cette nouvelle opération se fit à Turin, à Naples, à Lisbonne, à Madrid; elle n'eut pas plus de succès que la première. Il fallut donc enfin ouvrir les yeux pour voir que ce siècle, si inventeur dans les petites choses, ne saurait rien inventer dans les grandes.

Après l'orage on désire le repos; après des essais funestes qui ont moissonné les générations sur lesquelles on a fait une funeste expérience, ce que le monde veut, c'est la stabilité. Mais la stabilité, ce fruit du temps, si lent à mûrir, comment l'obtiendra-t-on à une époque où l'ordre social, semblable à un homme ruiné, ne peut compter ni sur l'économie de la veille, ni sur la sagesse du lendemain!

Pour remédier à cette triste situation, faisons ensorte

de ne pas considérer l'époque des révolutions comme une règle, mais seulement comme une exception sanglante. Qu'elles comptent dans nos souvenirs pour les maux qu'elles nous ont faits, et non pour les sacrifices nouveaux que nous serions tentés de nous imposer encore pour elles. Et puisque les révolutions nous ont fait répudier le passé, ressaisissons cet héritage ; reprenons le bien que le passé nous avait offert, et qu'il nous offre encore, et avec ces débris de notre fortune morale, assurons notre existence dans l'avenir. Ces débris qui nous restent sont les idées non encore éteintes de la religion, de la morale et de la légitimité. Quand on s'est sauvé du naufrage, il vaut bien mieux rentrer sous le toit de sa famille et dans la fortune de ses pères, que l'on peut augmenter par le travail, que de s'exposer une seconde fois à l'inconstance des flots et aux hasards des tempêtes.

Lorsque, armé de ces observations que la nécessité amène, je jette un regard inquiet sur l'histoire de France et de l'Angleterre, pour deviner leur avenir, je ne puis m'empêcher de voir d'un côté tout ce qui fait à la fois la gloire des peuples et leurs malheurs, de l'autre tout ce qui fait leur richesse et leur durée : car, dans l'ordre moral, il y a des choses qui se conservent par la médiocrité de leur génie. Apprenons, par l'exemple de l'Angleterre, à calculer. Ce n'est pas à nous à dire à l'Angleterre ce qu'elle peut apprendre chez nous. Mais puisqu'une erreur qui nous a été si funeste fut produite en grande partie par un examen peut-être peu approfondi de la constitution anglaise, un examen plus sage, éclairé du flambeau de l'expérience, pourra nous conduire à la vérité.

La tendance d'un siècle étant vers les choses dont le besoin se fait le plus impérieusement sentir, d'ailleurs les révolutions et le désordre appelant leurs contraires, l'ordre et le repos, on peut affirmer que la tendance de l'époque est vers la stabilité. Mais en expliquant comment

*

la stabilité pouvait s'obtenir, nous avons été comme amenés à convenir que si la stabilité était dans nos vœux, elle ne serait le prix que des plus énergiques efforts. Unissons, avons-nous dit, le passé à l'avenir; et que l'anneau taché du sang des révolutions ne fasse plus partie de la chaîne des siècles.

En vain nous a-t-on répété souvent que l'Angleterre avait conquis la liberté en courant de révolutions en révolutions: suivant ce système plein d'erreurs, ce serait en passant par la tyrannie de Cromwell, et par les règnes des Stuarts, qu'elle aurait appris le secret de sa puissance. En passant par l'anarchie, l'Angleterre n'aurait appris que l'anarchie, si un sentiment de sagesse auquel elle a eu le bonheur d'obéir ne lui avait fait respecter, jusque parmi les folies des partis, les antiques bases de ses institutions. Les révolutions qu'elle a subies n'ont été que le fruit de l'ambition, jamais le produit d'une erreur populaire. Le trône a pu chez elle passer successivement dans les mains des maisons d'Yorck, de Lancastre, de Tudor, des Stuarts et des Brunswik, sans que son système politique ait été ébranlé. Le régime féodal subsiste encore comme Guillaume le conquérant l'établit vers le milieu du onzième siècle. Les baronies et les bourgs qui envoyaient deux et trois députés envoient toujours le même nombre, quoique leur population et leur importance dans l'État ne soient plus dans le même rapport. Il y a des villes de cent mille âmes qui, comme autrefois, n'ont pas de représentans. Les corporations, les maîtrises, possèdent encore les privilèges exclusifs qu'elles obtinrent jadis. Les fiefs subsistent ainsi que la servitude des terres. Dans cette répartition inégale de droits, on dirait que tout a été fondé pour le privilège, et que c'est pour le privilège que cette irrégularité subsiste encore, malgré tout ce qu'elle offre de choquant et de disparate. Mais sur cette terre où tout se calcule, où tout se com-

bine, on sait que les gouvernemens et les peuples sont forts à l'époque où nous vivons, parce qu'ils ont mis leurs soins à conserver les mêmes lois durant beaucoup de siècles : c'est le passé qui fait l'avenir des nations.

Que l'on parle maintenant, pour reconstituer les élémens sociaux disséminés par les révolutions, d'égalité, de souveraineté du peuple, ou même de perfectibilité indéfinie : je ne vois rien dans ces mots qui réponde, je ne dis pas à un besoin de la société, mais même à quelqu'un de ses élémens.

Ces principes, qu'il est temps de proclamer plus haut que jamais, parce que l'expérience des révolutions leur imprime le sceau de la vérité, seront sans doute entendus dans les conseils du souverain de l'Espagne. La régence, qui continue la royauté, mais qui ne la remplace pas, se laissera guider par cette haute sagesse qui a présidé aux vues du dernier congrès. Les ambassadeurs des puissances de l'Europe vont accourir auprès d'elle. Tous les rois de l'occident, représentés par leurs mandataires, travailleront de concert à accomplir le dernier vœu de l'Espagne. Une justice exacte sera faite. La liberté de la France s'augmentera de la liberté que l'Espagne aura recouvrée : alors auront leur effet ces paroles solennelles, prononcées par un roi libre sur son trône en faveur d'un roi captif dans les liens de l'anarchie, quand il disait : *Que Ferdinand soit libre de donner à son peuple des institutions qu'il ne peut tenir que de lui.* (1) C. D.

(1) Discours du Roi à l'ouverture de la dernière session.

LITTÉRATURE.

Mémoires de madame la marquise de Bonchamps, sur la Vendée, rédigés par madame la comtesse de Genlis (1).

La Vendée n'aurait encore aucun monument digne de sa gloire, si le génie littéraire n'eût pris soin de lui en élever. Tandis que l'autorité semblait ne la voir qu'avec indifférence, M. de Châteaubriant érigeait un temple immortel à cette terre classique de la légitimité, et gravait sur le fronton ces mots qui retentiront dans les siècles : *Vive le roi, quand même !...*

L'enthousiasme du noble écrivain se répandit dans toute la littérature. La Vendée fut la source des plus belles inspirations ; chaque exploit eut son poète, chaque dévouement son historien ; les muses la vengèrent des ministres.

Les *Mémoires de madame la marquise de Bonchamps* sont un nouvel hommage rendu aux héros de la fidélité : veuve d'un de leurs chefs, victime elle-même des fureurs démagogiques, certes, elle a droit d'élever sa voix au milieu de tant de témoignages glorieux ; ses dépositions seront sacrées devant le tribunal de la postérité.

Je ne sais s'il y a quelque chose de magique dans le nom de la narratrice ; mais, depuis les *Mémoires de madame de Laroche Jacquelin*, jamais l'héroïsme de ces fidèles Vendéens n'avait pénétré mon âme de plus d'attendrissement et d'admiration ; leurs mâles vertus empruntent un nouveau charme de la sensibilité et des grâces d'une femme ; les faits sont racontés avec épanchement ;

(1) Un volume in-18. Prix, 3 fr., et 3 fr 50 c. par la poste. Ce volume fait partie de la collection des *Mémoires relatifs à la révolution française*, et se trouve, ainsi que les autres, chez Baudoin frères, libraires, rue de Vaugirard, n° 36.

on dirait d'une confiance intime : c'est le royalisme , la reconnaissance , l'amitié , la tendresse conjugale qui ont fait ce livre ; toutes les vertus y ont mis leur cachet. Il n'y aura point de cœurs qui , en le lisant , ne soient remplis d'émotion , car il est sorti du cœur.

Le personnage qui tient le premier rang dans ces Mémoires est M. de Bonchamps. Cet illustre guerrier joignait la bravoure aux talens militaires , et l'expérience à l'étude ; sage dans le conseil , téméraire sur le champ de bataille , il servit sa cause et par ses avis et par son épée ; il fut tout ensemble général et soldat. L'armée vendéenne avait en lui une confiance sans bornes ; son non a souvent suffi pour rassembler des troupes , et sa présence pour leur rendre le courage. Constant dans les revers , humain dans la victoire , il força les républicains eux-mêmes de l'estimer. Blessé mortellement dans les landes de Chollet , à son dernier soupir , il sauva les jours à cinq mille prisonniers. On ne pouvait couronner une plus belle vie par une plus belle mort.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les événemens de la Vendée ; personne n'en ignore l'histoire ; une grande partie de la France actuelle a assisté à cette lutte terrible de la monarchie et de la révolution.

Quel était cependant le sort de madame de Bonchamps ! Tandis que son mari prodiguait son sang au milieu des combats , elle , chargée de deux enfans en bas âge , n'avait pour asile que les décombres d'un château , et encore n'y vivait-elle que dans les trances d'une continuelle inquiétude ; elle avait été obligée de se couvrir des vêtemens d'une paysanne. Sans cesse entre la douleur et la mort , son existence n'était qu'une agonie ; à la fleur de ses ans , séparée de son époux , elle ne le voyait que lorsque des blessures l'obligeaient à s'éloigner des champs de bataille ; leur réunion lui coûtait toujours des larmes , comme leurs adieux.

Sa situation devint plus affreuse encore après la mort de M. de Bonchamps. Elle se vit forcée d'errer d'asile en asile, et d'implorer l'hospitalité du pauvre. Celle qui possédait des châteaux n'avait plus où reposer sa tête, heureuse quand la porte d'une cabane s'ouvrait devant elle, heureuse de pouvoir mettre ses petits enfans à l'abri du serein des nuits ! Plusieurs fois elle fut obligée de coucher dans le creux d'un arbre, et même au fond d'un fossé ! Quels déchiremens pour le cœur d'une mère !

C'est aux Mémoires mêmes que je dois renvoyer le lecteur, s'il veut connaître tous les malheurs qui peuvent fondre sur une vie humaine. Madame de Bonchamps a vidé la coupe de l'infortune : peines morales, souffrances physiques, rien n'a manqué à son désespoir. Quoi donc put la soutenir dans ces épreuves cruelles ? quelle planche s'offrit à elle sur cette mer de calamité ? L'amour de Dieu ! l'amour du Roi !

Mais c'était peu : elle était destinée à d'autres tourmens. On l'arrêta, et on la fit comparaître devant le tribunal révolutionnaire de Nantes. Elle fut condamnée à la mort. La prison dans laquelle on l'avait placée était occupée par toutes sortes de personnes : innocens et coupables, honnêtes gens et scélérats, tout était pêle-mêle. Le plus grand supplice de madame de Bonchamps fut d'entendre les horribles conversations de quelques filles publiques qu'on avait placées à son voisinage, par un raffinement de cruauté que l'on ne peut concevoir que dans des jacobins. C'était enchaîner un ange au milieu des enfers.

M. de Bonchamps avait sauvé cinq mille républicains : la convention (chose étonnante !) crut devoir reconnaître cette générosité en n'envoyant point au supplice la veuve de ce général. On décréta qu'elle serait *graciée* ; mais le tribunal de Nantes ne se pressait guère d'expédier les lettres de grâce à la noble prisonnière : en conséquence, elle-ci résolut de les envoyer demander par sa fille, alors

agée de quatre ou cinq ans. Voici comment elle raconte elle-même cet événement intéressant :

« Je lui fis répéter une douzaine de fois la phrase qu'elle
 « devait dire , et elle me quitta en me laissant des in-
 « quiétudes vagues , mais accablantes. Elle arriva au tri-
 « bunal, où elle entra avec beaucoup de *gravité*, et s'ap-
 « prochant des juges , elle dit à haute voix très-distinc-
 « tement : *Citoyens , je viens vous demander les lettres*
 « *de grâce de maman*. Après cette harangue, la servante
 « me nomma ; les juges trouvèrent ma fille fort gentille ,
 « et *l'un* d'eux, lui adressant la parole , lui dit qu'il savait
 « qu'elle avait une voix qui charmait tous les détenus de
 « la prison , et qu'il lui donnerait les lettres de grâce à
 « condition qu'elle leur chanterait sa plus jolie chanson.
 « Ma fille avait envie de plaire aux juges : elle pensa que
 « dans cette occasion le chant le plus bruyant serait le
 « meilleur , et que toute l'assemblée serait ravie de la
 « belle chanson qu'elle avait entendu répéter si souvent ,
 « avec enthousiasme , par soixante mille voix éclatant
 « toutes à la fois , et elle chanta de toutes ses forces le
 « refrain suivant :

« Vive , vive le Roi ,

« A bas la république !

« Si elle eût eu quelques années de plus , nous aurions
 « été le lendemain envoyées l'une et l'autre à la guil-
 « lotine ; l'héroïsme eût irrité ce tribunal sanguinaire ,
 « l'ignorance et l'ingénuité le désarmèrent. On sourit , on
 « fit quelques réflexions *patriotiques* sur la détestable
 « éducation que recevaient ces *malheureux enfans de*
 « *fanatiques royalistes*, et cependant on accorda les
 « lettres de grâce , que ma fille me rapporta en triom-
 « phe. »

Le nom de madame la comtesse de Genlis , qui figure en tête de ce livre , est un garant assuré de l'élégance et

de la pureté du style ; les narrations sont claires et rapides , les sentimens exprimés avec vérité et chaleur , et les moindres détails relevés par cette grâce et cette délicatesse naturelles aux femmes en général , et en particulier à l'auteur de *Madame de la Vallière*.

Nous ne finirons point cet article sans applaudir à la belle entreprise de la *Collection des mémoires sur la révolution*. On nous verra constamment approuver tout ce qui aura pour but de mettre au grand jour ces trente désastreuses années : les royalistes ne peuvent que gagner à être connus , et leur ennemis ne peuvent qu'y perdre.

L'EMPIRE DU TABAC.

Poëme en trois chants.

Fi donc ! me disait dernièrement une dame , comment pouvez-vous prendre du tabac ? Je ne connais rien de si ridicule que cette manie de respirer à chaque instant une poudre noire, et de l'odeur la plus désagréable. Ces reproches, et beaucoup d'autres qui les suivirent, m'avaient presque dégoûté du métier de priseur, lorsqu'en traversant le Palais-Royal j'aperçus, à l'étalage de Delaunay, un poëme intitulé : *l'Empire du tabac*. Curieux de savoir si l'auteur de ce poëme défendait mieux mon sternutatoire que les dames ne l'avaient attaqué, je me hâtai d'acheter le précieux opuscule, et le lus tout d'un trait. J'en suis fâché, mesdames, jusqu'à ce jour je n'avais pas su vous résister, et vos désirs avaient été pour moi des lois ; mais cette fois M. Blandeau de Passy a été plus puissant que vous. Dieux ! que ce poëte est plein de son sujet ! comme il s'enflamme en parlant des cigarres ! comme il est piquant en célébrant le tabac rapé ! Sans doute, le jour où il a pris la plume, le vent portait jusqu'à Passy les exhalaisons enivrantes de la manufacture du Gros-Cailloux. En lisant le poëme de M. Blandeau, l'on s'instruit autant que l'on s'amuse. Savez-vous quelle fut la personne qui osa la première respirer du tabac et provoquer les *Dieu vous bénisse* ? C'est, vous dira mon auteur, la reine Médicis ! J'espère qu'on me permettra bien à présent de suivre l'exemple d'une grande princesse.

C'est un papillon que ce M. Blandeau; il voltige sans cesse et ne peut se fixer. Sortant à chaque instant de son sujet, il trace des tableaux de tous genres. Par exemple, à propos des petites tabatières dont se servent les femmes qui veulent rappeler la reine Médicis, il s'écrie :

....Tel est leur esprit et surtout leur caprice,
 Qu'elles prennent pour plaire un certain artifice;
 Surtout quand, s'adressant à l'homme le plus grand,
 L'appelant MON PETIT! serait-il un géant.

Le petit plaît parfois; petite main caresse;

On aime d'un fichu petit coin qui s'abaisse....

Je m'arrête : car le poète de Passy a, dans ce passage, laissé son imagination s'égarer un peu loin, et je tiens à ce que ma plume soit plus pudique que sa muse. Passant au reste et sans transition du plaisant au sévère, M. Blandeau laisse le *petit coin de fichu* pour l'homme de Saint-Hélène.

Napoléon premier, dont l'esprit volcanique
 Aurait porté la guerre au delà du tropique,
 Permet à ses soldats de fumer dans les camps,
 Et ce n'est qu'en fumant qu'ils étaient triomphants.

Je me permettrai de faire ici une petite observation à l'auteur, qui est trop bon Français, si non par le style, au moins par le cœur, pour ne pas me comprendre de suite. Il me semble que nos triomphes ne sont pas absolument dus au tabac, et que la valeur de nos soldats y est bien pour quelque chose. La fumée du canon anime, d'ailleurs, tout aussi bien que celle de la pipe, et, quant à moi, j'ai toujours cru qu'à la guerre les vaincus étaient ceux qui fumaient le plus.

Dans le deuxième chant, l'épisode des contrebandiers est quelque chose de charmant. J'aime surtout les chevaux qui,

Dans ce bruyant tapage

Lancent des coups de pieds où le combat s'engage.

Voyez-vous ces malheureux employés de la douane qui sont obligés de boxer avec des quadrupèdes ferrés. Je ne voudrais pas être à leur place, ni M. Blandeau non plus, j'en suis sûr. Nous ne pourrions peut-être répondre à des coups de pieds de chevaux que par le coup de pied de l'âne.

Quand on célèbre une invention utile , on ne peut omettre les noms des hommes qui ont concouru à son perfectionnement et à son succès. Je trouve donc tout simple qu'en parlant de la fabrication du tabac , le poète consacre quelques vers à M. Robillard ; mais je m'étonne en voyant diriger contre le susdit M. Robillard l'accusation suivante :

.... Prince du tabac , du tabac la vertu
Lui faisait espérer , lui donnait l'assurance
Que , maire du palais , il serait roi de France.

Que M. Robillard , riche propriétaire , qui était bien loin d'avoir l'air rapé , ait voulu devenir maire de son arrondissement , je le conçois ; mais que , fier de ses talens , il ait poussé l'ambition jusqu'à vouloir , nouvel Ebroïn , mener son souverain par le nez , voilà ce qu'on ne me persuadera jamais.

On trouve de tout dans le poème de M. Blandeau. Voulez-vous des jugemens littéraires ? écoutez !

Corneille est le premier,
Et cependant Voltaire est son digne héritier.

Ou je me trompe fort , ou le *cependant* du poète de Passy fera pâlir le fameux : *Quoiqu'on die*.

Voulez-vous maintenant de la politique ? Nous sommes à la chambre des députés.

Constant à la tribune , il survient un orage ;
On voit le côté gauche exciter son courage ,
Et s'il croise les bras on dit à l'orateur :
Sommes-nous les plus forts ? Rodrigue , as-tu du cœur ?

Ce dernier vers me paraît bien joli. Vous remarquez , n'est-ce pas , le côté gauche qui demande d'abord s'il est le plus fort , et qui ajoute : *Rodrigue , as-tu du cœur ?*

Je veux terminer mes citations par un reproche. M. Blandeau a , bien innocemment sans doute , ravalé la condition de l'homme quand il a dit :

Les encensoirs bénis , près des pipes vermeilles,
Ne cèdent rien à l'homme en beautés sans pareilles.

Certainement je ne suis pas présomptueux , mais je crois valoir mieux qu'une pipe , fût-ce même celle du grand-seigneur. Je

veux encore me placer au-dessus de l'encensoir, qui, à la vérité, ne manque pas d'argent, ce qui me conviendrait assez, mais que l'on tient avec des chaînes, ce qui ne me convient pas du tout.

Quoi qu'il en soit, et pour terminer, je déclare que je prise infiniment le zèle ardent avec lequel M. Blandeau a entrepris l'apologie du tabac. La grammaire, la prosodie, ont peut-être un peu souffert; mais il n'en est pas moins vrai que si j'étais directeur des droits-réunis je décernerais une *carotte d'honneur* au poète original dont Passy voit éclore les chefs-d'œuvre. A. V.

VISION.

Il était minuit. Depuis long-temps les voitures ne circulaient plus dans le paisible Marais. Tout reposait autour de moi. Les pavés bruyans répétaient seulement par intervalles la marche rapide de quelques habitués du Panorama-Dramatique, qui s'étaient oubliés au café Vincent, dans une intéressante partie de domino, et qui, dans la crainte d'être grondés par *leurs épouses*, regagnaient précipitamment leurs domiciles.

Enfoncé dans mes réflexions, la tête appuyée dans mes mains, je cherchais à rassembler quelques idées sur la marche des événemens du jour. Tout à coup les rayons de ma bibliothèque s'agitent, mes livres tombent péle et mêle : une figure inconnue sort d'un nuage de poussière. Elle grandit à vue d'œil, s'avance, et vient se fixer en face de mon pupitre, sur quelques volumes du *Renégat* et du *Chevalier de la Triste Figure*.

Ses traits respiraient je ne sais quel mélange de férocité et de grotesque qui occupait péniblement la pensée. D'épais sourcils descendaient en zig-zag sur ses yeux enfoncés et roulans dans leurs orbites sanglantes. Son front était large et ridé, son teint blême et cadavéreux. Une grosse moustache noire couvrait son énorme bouche, sur laquelle reposait machinalement un bout de cigarette qui brûlait encore.

Le costume du personnage ressemblait à sa figure. Un habit composé de diverses pièces de diverses couleurs, comme celui d'Arlequin, enveloppait ses formes peu gracieuses. Deux grands pistolets d'arçon brillaient à sa ceinture ; un large sabre pendait à ses côtés. Sa chevelure frisée était surmontée d'un bonnet rouge sur lequel on lisait en caractères versicolores cette admirable devise, fournie par le comité directeur de Paris : *La Constitucion o la muerte.*

Surpris de cette étrange visite, j'examinais de la tête aux pieds le singulier personnage auquel j'en étais redevable, lorsque, me serrant la main de manière à me broyer les os, il me cria d'une voix à ébranler toutes les vitres de ma chambre : Me connais-tu, seigneur, me connais-tu ? — Seigneur, lui répondis-je du ton le plus doux qu'il me fut possible de moduler, je ne crois pas avoir l'honneur d'être particulièrement connu de votre seigneurie ; mais, si je ne me trompe, j'ai eu l'avantage de la rencontrer quelque part. — Cherche et trouve.

A ces mots, le grand sabre du camarade siffla dans les airs ; et moi, tel qu'un homme qui s'éveille le matin et qui se rappelle, après bien des recherches, le songe fugitif qui l'a bercé pendant la nuit, je m'écriai, en croyant le reconnaître : C'est vous, seigneur (le sabre dont la lame encore pure et sans tache vient de frapper mes regards ne me laisse aucun doute à ce sujet), c'est vous que j'ai le plaisir de voir tous les jours derrière les carreaux de Martinet, le marchand de caricatures, et parmi les grands hommes de la lithographie qui décorent nos musées en plein vent. Mais êtes-vous ce brave Lopès Bagnos, à qui l'on a prescrit les bains de mer et de rivière, ou cet aimable sir Robert Wilson, si connu par ses châteaux en Espagne ? — Ni l'un, ni l'autre : je suis l'incomparable Mina. — Comment, seigneur, vous êtes ce grand homme qui fatigue à la fois tous les chevaux de la Catalogne et toutes les voix de la

renommée ; ce grand homme dont le *Constitutionnel*, le *Courrier* et le *Pilote* ont la complaisance de nous donner des nouvelles matin et soir. Je ne lis pas ces journaux, parce qu'ils m'ennuient ; mais mon voisin, qui, plus intrépide que moi, en fait sa nourriture habituelle, et crie, suivant le besoin, *Vive la Charte ! vive Manuel ! vive Mina !* mon voisin me transmet exactement tous les bulletins de votre santé. J'ai lu dans un des derniers que vous aviez la fièvre. Comment vous portez-vous aujourd'hui ? — Pas mal, pas mal ! Vos médecins français m'ont prescrit l'exercice et j'observe l'ordonnance. — J'en suis charmé ! Savez-vous, seigneur Mina, que vous vous faites une réputation européenne qui passera à nos derniers neveux ? Homère a immortalisé son Achille aux pieds légers. Virgile a dit beaucoup de bien de certaine demoiselle Camille qui courait sur la moisson sans la toucher du bout des pieds. La Porte-Saint-Martin retentit tous les soirs des applaudissemens qu'on accorde à Polichinelle-Vampire : eh bien ! je vous le demande à vous-même, que sont ses gambades en comparaison des vôtres ? Le chevreuil qui de pic en pic parcourt les montagnes de la Catalogne, la trombe qui fond sur le malheureux vaisseau perdu au milieu des plaines de l'Océan, tout cède à la célérité de votre marche. On dirait que, comme Mercure, vous avez des ailes aux talons. Quelques personnes doivent leur réputation à leur plume, d'autres à leur sabre. Mina ne doit la sienne qu'à la souplesse de ses jarrêts. — O seigneur ! seigneur ! que je suis bien aise de vous entendre parler ainsi. Ayez la bonté de répéter ce que vous venez de me dire à tous vos amis qui ne cessent de m'accabler de leurs plaisanteries périodiques. Rendez-moi ce petit service, seigneur, et soyez bien sûr que je prierai Dieu qu'il garde votre seigneurie longues années.

A ces mots, l'héroïque général se précipite dans mes

bras. Je sens sur ma figure le parchemin de ses joues.... Mon bras est de nouveau ébranlé jusqu'en sa racine. Je lève les yeux.... tout avait disparu, et mes livres avaient repris d'eux-mêmes leurs places dans les rayons de ma bibliothèque.

Je sonnai : Lafleur entra. Il ouvrit les croisées et fit brûler dans mon appartement quelques pastilles odoriférantes pour purifier l'air. Eug***.

Préservatif contre la Biographie nouvelle des Contemporains; par M. le comte de Fortin - Piles, ancien officier au régiment du Roi. 3 vol. brochés. Chez Mad. veuve Porthmann, rue Sainte-Anne, n° 43.

De tous les scandales dont notre époque devait donner l'exemple, celui des *Biographies Contemporaines* est, sans contredit, un des plus honteux, comme des plus éclatans. Il est inutile aussi de demander à quel parti nous en sommes redevables. Quelle autre secte que celle des *libéraux* pouvait en concevoir l'idée? quelle autre société que la leur pouvait en avoir besoin? Oui, c'était une des nécessités de la *corporation*, une des exigences de sa position sociale. Composée des plus vils élémens, soumise aux plus méprisables influences, ne lui fallait-il pas, pour faire quelques recrues, jeter des voiles sur toutes ses objections, colorer tous ses crimes, pallier tous ses forfaits, et, pour me servir de l'expression de l'une de ses divinités, *laver au moins son linge sale*?

Il s'est donc trouvé des hommes qui se sont mis à la tête de l'entreprise et n'ont pas rougi de procéder à la *grande lessive* des taches ineffaçables du parti libéral. Pourvus d'effronterie; armés de mensonges et confians dans la stupide crédulité de leurs dupes, ils s'évertuent à convertir en autant de héros les gros bonnets de leur

ordre , quelque décriés qu'ils soient , à dispenser des éloges à ceux que la notoriété publique a stigmatisés , et , ce qui est le comble de la bassesse et de l'infamie , a déverser , en même temps , la calomnie et le ridicule sur la vertu , l'honneur et la fidélité ; infernale tactique qui exalte , préconise , excuse du même front ce que la France a de plus bas , de plus déconsidéré , de plus coupable , et rabaisse , raille ou excuse ce qu'elle a de plus élevé , de plus vénéré , de plus honorable. De là cet innombrable cortège de demi-dieux *radicaux* qui font horreur quand ils n'inspirent pas de pitié ; de là tant de panégyriques monstrueux , tant de louanges révoltantes , tant d'absurdes apologies. Tout crime a son autel , toute sottise son encens. Il fallait bien persuader à un peuple qu'on dit être le plus éclairé et le meilleur de l'Europe , qu'un régicide est un vertueux citoyen , qu'un traître est un honnête homme , qu'un parjure est un bon patriote , D** un excellent historien , tel autre un grand poëte tragique , Ai** un grand traducteur , qu'un mouchard est un ami de la liberté et G** un grand écrivain.

Cependant tant d'audace ne devait pas rester impunie , et le flambeau de la vérité devait enfin venir éclairer tant de grossières impostures. Un royaliste fidèle , un brave , un loyal officier , M. le comte de Fortin-Piles , s'est chargé de le porter sur le code ou mensonge libéral , et d'arracher les masques dont la *Biographie nouvelle des Contemporains* couvre les plus hideuses figures. Son *Préservatif* contre ce détestable ouvrage est un bon livre et une bonne action. Nous ne saurions trop le recommander à nos lecteurs. Il fortifiera encore chez eux

. Ces haines vigoureuses
Qu'inspirent les méchans aux âmes généreuses.

CORTESIANA.

CADIX. — Séance du 15 juin 1823.

L'assemblée se réunit en tumulte.

Le président. Messieurs, les événemens me font faire des réflexions. Je n'y comprends plus rien, et je ne sais plus ce que nous sommes. Je crois que nous avons perdu l'esprit quand nous avons décidé que le roi avait perdu le sien...

Une foule de voix. Le président bat la campagne.

Le président. Il n'est plus temps de rien cacher. (Huis-siers fermez les portes.) Je vais vous dire ce que je pense. Vous avez fait une constitution anarchique, et cependant vous avez proclamé en tête la religion catholique : c'est comme si vous aviez mis une relique au col d'une prostituée. C'est bien!... Vous avez voulu imiter le Piémont et Naples.... Vous y avez parfaitement réussi. C'est encore bien....

Une foule de voix. A bas le président.

Le président, enfonçant son bonnet et continuant. Messieurs ce n'est pas là tout... : il faut nous sauver. Car vous savez que le premier principe constitutionnel, c'est la conservation : de soi, MM. Pépé, Mina et Quiroga, qui sont pour nous des *antécédens* l'ont très-bien prouvé... (Le tumulte augmente.) Je m'aperçois que la plupart d'entre vous, dans la préoccupation des affaires de l'État et dans le désordre inséparable d'une course comme la nôtre, sont venus à l'assemblée sans toilette : je vous prie de ne pas vous gêner, car nous sommes ici en famille. Vous pouvez même venir *sans culottes*; mais, je vous en prie, le bonnet est de rigueur... : je suis inexorable pour le bonnet ; c'est indispensable pour opiner..! Je tiens aussi que, pour imiter l'imberbe assemblée constituante, vous ayez la barbe faite... Pour la queue, attendu que les perruquiers

de Cadix sont occupés à monter la garde, on se la fera mutuellement, comme il arrive toujours en temps de révolution.... Vous me direz peut-être que je fais des calembourgs. Messieurs, je vous le demande, depuis que nous voyageons législativement, avons-nous fait encore autre chose que des calembourgs. Mais je m'aperçois que cette digression sur votre toilette me fait perdre le fil de mes idées.... De quoi s'agit-il aujourd'hui? de nous tirer d'affaire. Je sais que les oies du capitol ont sauvé la république romaine; et certes! vous pouvez bien aussi sauver la république espagnole.... Ici le danger est grand. Nous avons voté que nous irions à Ceuta; mais on nous ferme le passage; nous ne pouvons nous embarquer. Il n'y a que trois moyens d'éviter l'escadre française qui nous bloque du côté de la mer: c'est de nager entre deux eaux, ou de plonger, ou de s'esquiver en ballon. Je vais mettre aux voix chacune de ces propositions.

Un membre se levant. Je propose, sur le premier moyen, qu'il en soit préalablement donné avis au *Journal de Paris*, pour qu'il nous envoie ses rédacteurs qui nous seront très-utiles et que nous emploierons en qualité de *nageurs alliés*.

Toute l'assemblée se levant. Adopté à l'unanimité.

Le président. Je passe à la plongette.

Un membre. J'engage l'assemblée à se prononcer pour cet expédient, qui me paraît le plus noble: c'est en plongeant que l'on attrape les pierres précieuses.

Plusieurs voix de l'extrême gauche. Bravo!

Le président. Messieurs, la pensée que vient d'exprimer l'honorable membre est extrêmement jolie: je ferai voter pour qu'il en soit fait mention au procès verbal.... Je vous ferai remarquer, avant de nous *plonger* plus avant dans cette discussion, que l'expédient du ballon est le plus chanceux. Je dois même vous avouer que je l'ai proposé *en l'air*.

Plusieurs voix. Bravo ! c'est très-bien.

Un membre du centre gauche. Messieurs, je propose la mention sur le registre des calembourgs, du dernier que vient de faire le président.... (*Adopté.*)

Le président. Je remercie l'assemblée. Mais, messieurs, il faut aviser comment nous emporterons notre sainte constitution sans la noyer.

Une voix. Je propose qu'on mette la constitution et toutes les opinions constitutionnelles dans un bonnet.

Une autre voix. J'en demande pardon au préopinant, mais il est reconnu par l'expérience que les bonnets révolutionnaires ne surnagent pas, et qu'ils *s'enfoncent* tôt ou tard... Je propose qu'en place de bonnet on se serve de la botte que nous a laissée M. Pepé, comme gage des courses qu'il a faites pour la liberté, et dont la moitié de la tige a été envoyée aux plus fortes têtes libérales de Paris.

Le président. Pour ne pas perdre de temps, je vais mettre aux voix toutes ces propositions, à moins que vous ne préféreriez que je fasse *autant de paquets, et que je les brouille.*

Quelques voix. Faites comme il vous plaira.

(Le président met aux voix les propositions : elles sont adoptées.)

Le président. Messieurs, les trois questions relatives à notre fuite ont été toutes résolues à l'unanimité : c'est comme si nous n'avions rien fait. Je vais les reprendre successivement. Vous savez qu'il s'agit de savoir si nous plongerons, si nous nagerons entre deux eaux, ou si nous *volerons.*

(Les questions sont mises aux voix successivement : l'honorable assemblée se décide pour le *vol.*)

Le président. Messieurs, je dois vous prévenir que nous partirons d'ici, demain ; il est même probable que nous nous *envolerons* séance tenante... Messieurs, c'est

une circonstance solennelle et historique ; ce sera pour la première fois sans doute qu'une assemblée de législateurs aura quitté la salle de ses séances par la ligne perpendiculaire : car vous savez que la plupart de celles qui nous ont précédé ont suivi la *ligne oblique*... Il ne reste plus qu'à faire les paquets. Ce ne sera pas long, pour l'habitude que vous en avez... Je ne vous dis pas d'emporter vos chemises : nous ne devons pas en avoir ; nous n'avons pas davantage de culottes.... Je vous annonce d'ailleurs, que j'ai reçu le paquet de messieurs de Paris. Parmi les divers objets qu'ils nous ont adressés, j'ai trouvé avec étonnement quelques aigles empaillées. Je pense que ce sera une méprise : comme le magasin général en était encore tout garni, elles seront tombées sous la main des emballeurs, qui n'auront pas su distinguer au toucher les aigles des bonnets, tous ces objets étant également empaillés. Au reste, cette méprise se renouvelle tous les jours à Paris par les plus habiles, qui prennent souvent l'un pour l'autre.... Au revoir, messieurs.

(L'assemblée se sépare en ricanant ; les cortès se frappent mutuellement sur l'épaule, en chantant la *Tragala* ; tandis qu'on entend au dehors une chanson dont j'ignore le nom, mais qui est sur l'air : *Bon voyage, cher Dumolet*).

REVUE DES THÉÂTRES.

VAUDEVILLE. — Le faux, ennuyeux, insipide et prétentieux tableau des *Femmes de chambre*, a promptement été remplacé par la charmante revue de *Polichinelle aux eaux d'Enghein*. Cette pièce, qui réunit trois ou quatre élémens d'une vogue certaine, va renouveler pour le théâtre de la rue de Chartres les heureux effets de la *Lanterne sourde*. Il n'est bruit d'en Paris que du quatuor italien sur l'air du *Guernadier*, que du talent d'imitation de Cossard et du pas dansé par *Polichinelle Titrot* ; tous les acteurs qui l'entourent font assaut de talent et de gaieté. Si les auteurs, MM. Francis et Armand Dartois, méritent des applaudissemens, l'administration, qui a mis le plus grand soin à monter leur ouvrage, mérite aussi tous nos éloges.

VARIÉTÉS. — Ce n'est pas tous les jours fête, et le théâtre des Variétés a, comme les autres, ses hauts et ses bas : à deux

succès de bon aloi , celui des *Cuisinières* et celui des *Marchands forains* , joli vaudeville , que nous sommes étonnés de ne voir que rarement sur l'affiche , a succédé *l'Aubergiste malgré lui*. Ce qu'on peut dire de plus favorable de cette pièce , c'est qu'elle est bien faible et que son existence est imperceptible. Le *Précepteur dans l'embarras* la menace déjà d'une éclipse totale.

GYMNASE. — Ce théâtre est en veine. Autant de pièces, autant de succès. A peine les *Assureurs* venaient de réussir, que le *Précepteur dans l'embarras* a occasionné un crescendo d'applaudissemens. Cette dernière pièce, où il y a beaucoup d'esprit, mais trop d'esprit cherché, est tout simplement l'imitation d'une pièce italienne dont chaque petit théâtre va nous donner une édition. Dieu veuille qu'ils trouvent tous un acteur comme Bernard-Léon. J'ai peur que ce précepteur-là ne soit le maître aux autres.

PORTE-SAINT-MARTIN. — La foule se porte toujours aux représentations de l'étonnant Mazurier, ce prodige de dislocation. La Porte-Saint-Martin a gagné plus de 80,000 fr. ; assez prudente cependant pour ne pas s'endormir sur ses succès, l'administration vient de nous montrer Potier sous les traits d'un *Menteur* qui, sans le savoir, dit toujours la vérité. M. Carmouche, auteur de la pièce nouvelle, fait de très-spirituels mensonges, et Potier les débite très-spirituellement.

ÉCLATS.

Instruits que Cadix allait manquer d'eau, nos libéraux, dont les intérêts les plus chers y sont parqués actuellement, viennent d'ordonner à quelques-uns de leurs prêtres les prières de rogations pour qu'il pleuve dans ce port autant qu'il a plu dernièrement à Paris.

Le Pilote a reçu des nouvelles récentes de Mina. Il paraît que cet intéressant monsieur se porte mieux, et qu'il va reprendre le cours de ses occupations. Si son médecin lui a prescrit beaucoup d'exercice, il ne saurait mieux faire que de remettre les Français à ses trousses.

Une bombe partie de l'escadre de l'amiral Hamelin est, dit-on, tombée dans la salle des cortès. Tous les membres se sont simultanément jetés à *plat ventre*. Jamais, ajoute-t-on, l'assemblée ne s'était livrée à un mouvement plus naturel.

Quand on est à l'agonie, les remords arrivent et l'on se recommande au ciel. M. B. C** va publier un ouvrage sur la *religion*.

On dit que les petits vagabonds, avec leurs singes, condamnés

par la Cour royale, se proposent de publier un ouvrage intitulé : *Consolations*, ou *les Ermites à la Concoiergerie*, pour faire suite à un ouvrage qui vient d'obtenir une ridicule célébrité.

C'est une maison étrangère qui a fait les meilleures conditions dans le dernier emprunt. Autrefois la haute finance de France n'aurait pas souffert des leçons de désintéressement et de générosité.

Le bruit court que Riégo s'est brûlé la cervelle. Il était bien pressé. On dit que le régiment des tricoteuses, qui s'organise à Barcelonne, lui avait envoyé une députation pour lui proposer de se mettre à sa tête.

Sur les ruines de deux journaux de théâtre supprimés, on en compte déjà onze nouveaux qui vont paraître incessamment. C'est le cas de dire avec le poète :

« Une tête coupée en fait renaître mille. »

Potier, ayant fait un tort considérable au théâtre de la Porte-Saint-Martin, a été condamné à 25,000 fr. de dommages et intérêts : on assure que des réclamations vont être faites auprès d'autres acteurs beaucoup moins comiques, qui, depuis trente ans, n'ont pas cessé de nuire à la scène française.

C'EST MAL,

OU LE MODÉRÉ EN ESPAGNE.

Air : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

En France comme au Sénégal,
Dans l'Espagne et le Portugal,
On peut haïr un libéral,
Mais lui faire du mal, c'est mal !

Habitans de la Péninsule,
Craignez donc de m'avoir à dos
Si vous ne dorez la pillule
Aux pauvres *descamisados* !

En France comme au Sénégal,
Dans l'Espagne et le Portugal,
On peut haïr un libéral,
Mais lui faire du mal, c'est mal !

Amis des justes équilibres,
J'ai pleuré

Quand on a tiré
Le canon sur les *hommes libres*,
Surtout à boulet.

Que c'est laid !!

En France comme au Sénégal,
 Dans l'Espagne et le Portugal,
 Tirer à poudre un libéral
 C'est bien; mais, pour de bon, c'est mal!

Mina fuit.... rien ne vous arrête,
 Français, vous êtes trop dispos:
 Quand on chasse la grosse bête,
 On lui laisse un peu de repos!

En France comme au Sénégal,
 Dans l'Espagne et le Portugal,
 On peut poursuivre un libéral,
 Mais le mettre aux abois, c'est mal!

Courant, suant, tout hors d'haleine,
 Lopez-Banos, dans un bateau,
 De vos griffes s'échappe à peine
 Que vous le canardez sur l'eau.

En France, comme au Sénégal,
 Dans l'Espagne et le Portugal,
 On peut rosser un libéral,
 Mais vouloir le noyer, c'est mal!

Vous abandonnant ville à ville
 Sans songer à vous repousser,
 Les cortès étaient à Séville,
 Vous pouviez bien les y laisser!

En France comme au Sénégal,
 Dans l'Espagne et le Portugal,
 On peut raser un libéral,
 Mais vouloir le tondre, c'est mal!

Afin que Cadix soit leur tombe,
 Quoi, vous allez les attaquer
 Et par la faim et par la bombe?
 Contentez-vous de les bloquer!

En France comme au Sénégal,
 Dans l'Espagne et le Portugal,
 On peut traquer un libéral,
 Mais l'exterminer, c'est fort mal!

Une couronne t'était due,

Wilson, tu cours

A leur secours;

Que vois-je?... Une corde est tendue,

Évite un appareil

Pareil!...

En France comme au Sénégal,
 Dans l'Espagne et le Portugal,
 On peut chasser un libéral,
 Mais vouloir le pendre, c'est mal!